

lution française, on n'a jamais vu l'Eglise sans être accompagnée d'ordres monastiques. C'est le résultat incontestable de l'histoire, de quinze siècles. Ce qu'on n'a vu nulle part et jamais, c'est une Eglise comme l'Eglise de France, telle que vous la voudriez, c'est-à-dire bornée à des évêques et à des prêtres séculiers, et dépourvue de la force et de la gloire qu'elle a toujours trouvées dans le clergé régulier.

Quelle est l'origine d'un état de choses si universel ? c'est le besoin impérieux pour certaines âmes, et inséparable chez elles, de la conviction chrétienne, d'aspirer à la perfection, d'obéir non seulement aux préceptes mais aux conseils de l'Évangile, de se dérober aux dangers de la vie ordinaire pour gagner plus sûrement la vie éternelle. La satisfaction de ce besoin est un droit inséparable de la libre profession du catholicisme, comme vous le démontrent tous les évêques qui le réclament dans leurs mémoires. Vous en reconnaissez bien la validité pour les femmes, pourquoi la refuseriez-vous aux hommes ? Ni l'Eglise ni la conscience ne reconnaissent cette distinction puérile, et l'histoire tout entière proteste contre elle.

Les ordres monastiques d'hommes ont rempli le monde de leurs travaux et de leur gloire ; ils ont été le fruit le plus pur et le plus fécond de l'enthousiasme religieux ; ils ont donné à l'Eglise ses plus grands papes, tels que saint Grégoire-le-Grand, Sixte-Quint et Pie VII lui-même ; ses plus grands docteurs, tels que saint Bernard et saint Thomas-d'Aquin ; ses plus saints évêques et ses plus ardents apôtres, tels que saint Anselme et saint Vincent-de-Paul.

Ils ont rendu au monde, à la société temporelle des services non moins signalés ; au milieu des ténèbres qui suivirent la chute de l'empire romain, ils ont été le phare qui indiquait aux peuples nouveaux, à vingt générations successives, la lumière, la sécurité et la paix. Ils ont défriché la moitié de l'Europe, de la France surtout, où plus de cinquante villes actuellement existantes doivent leur existence, leur nom même à des moines. Ces mêmes hommes qui maniaient si vigoureusement la pioche et la charrue, rentraient dans leur cellule pour y cultiver toutes les branches de l'esprit humain. Ils vous ont conservé le dépôt et la tradition de toutes les sciences, tous les manuscrits des littératures antiques, toutes les chartes et tous les documents de notre histoire nationale, en un mot, tous les éléments de cette culture intellectuelle, où leurs ennemis vont chercher des armes contre eux. En outre, ils ont conservé et cultivé tous les arts sans exception, et ils ont semé sur le monde des monuments gigantesques, dont les seules ruines excitent encore l'admiration et la surprise.

Enfin, ils avaient trouvé le secret d'une charité si persévérante et si abondante à la fois, que le paupérisme n'est apparu dans le monde, que depuis leur ruine. (Réclamations et murmures.) Messieurs, j'ai dit le paupérisme, et non la pauvreté, et je maintiens que le paupérisme n'a paru que depuis la destruction des moines. Voilà ce qu'ils ont fait pour le monde pendant douze à quinze siècles. Et ils ont fait tout cela sans jamais employer la contrainte, par le seul empire de la liberté et de l'amour, en vertu d'un seul principe, l'abnégation de soi pour l'amour de Dieu, avec une seule méthode bien simple, l'obéissance, et en vue d'un but unique, le salut de leurs âmes.

Eh ! sans doute, il y a eu dans leur histoire des abus, des dégénération funestes et quelquefois honteuses ! Personne ne le nie. Mais est-ce que leurs adversaires auraient par hasard trouvé quelque chose sous le soleil qui fût à l'abri de l'abus et de la dégénération ? Est-ce que la propriété n'a pas eu ses abus ? Est-ce que la royauté n'a pas eu ses abus, et les plus effroyables de tous ? Et aurait-il fallu supprimer pour cela ces institutions nouvelles ? Oui, ces institutions monastiques, comme tout ce qui est humain, ont subi de grandes et fâcheuses altérations ; mais ces altérations provenaient presque toujours non pas de leur nature même, mais de l'influence nuisible de l'esprit laïque, et surtout des usurpations du pouvoir temporel. Ce qui est incontestable, c'est qu'il n'y a pas d'institutions humaines qui se soient prêtées si facilement aux réformes les plus vigoureuses et les plus efficaces.

Voilà donc les services qu'ils rendaient à la société, selon le témoignage de l'histoire sincèrement consultée. Ils en rendaient un bien plus grand encore, selon moi, en donnant une activité salutaire, un refuge assuré à tout ce qui n'était pas fait pour la vie ordinaire. Ce dont je les admire surtout, c'est d'avoir conçu et pratiqué le secret d'apaiser tant de cœurs malades, corrigé tant d'imaginaires déréglées, discipliné et sécondé tant d'ambitions dangereuses au sein de ce qu'on a si bien appelé la paix du cloître !

Croit-on que tout cela serait si mauvais, si dangereux au sein d'une société comme la nôtre, où tout travaille à surexciter l'ambition, l'imagination, le désordre intellectuel, et où rien ne suffit pour les calmer ou les régler, où le bien-être matériel, les jouissances égoïstes et immédiates sont le but de toutes les cupidités, où ces vocations religieuses que vous voulez proscrire sont remplacées avec assez peu d'avantages par ces 3,000 suicides que vous comptez tous les ans dans vos statistiques de la justice criminelle (2,586 en 1838, 2,747 en 1839, 2,814 en 1842.)

Or, s'il est un caractère commun à tous les ordres religieux, à très peu d'exceptions près, c'est assurément la vocation de l'enseignement ; ils ont donné l'enseignement non pas en France seulement, mais partout, non pas d'aujourd'hui, mais toujours ; ils ont été les précepteurs de toute l'Europe chrétienne ; depuis le cinquième siècle jusqu'au treizième, ils ont donné exclusivement l'instruction publique et privée : lorsque, plus tard, les universités commencent à fleurir, les ordres religieux continuent à enseigner solitairement, et ce fut le temps de leur plus grande splendeur en France ;

ils continuèrent à le faire ainsi dans tous les pays jusqu'à la réforme et à la révolution française. C'est donc un fait tout à fait nouveau et unique qu'est cette interdiction de l'enseignement aux ordres religieux qui en ont été les fondateurs parmi nous ; pendant huit siècles ils ont conservé au monde, eux seuls, l'instruction publique comme un dépôt sacré ; pendant six autres siècles, ils l'ont exercée comme un droit bienfaisant et incontesté, et maintenant on veut qu'eux seuls en soient exclus ! Telle est la justice et la reconnaissance des modernes !

Et on veut cela, pourquoi ? non pas tant peut-être par la haine des ordres religieux en général (on se borne à oublier leurs services et à les calomnier dans l'histoire) ; mais par haine et par peur des Jésuites, c'est-à-dire de l'ordre qui, dans les temps modernes, a joué le rôle le plus éminent dans l'enseignement. Je dis dans les temps modernes, car les Bénédictins ont fait bien plus, et pendant bien plus longtemps encore, pour la culture de l'esprit humain. Mais si les Bénédictins et les autres religieux ont été souvent massacrés par les peuples barbares qui les rencontraient, eux et leurs colporteurs, sur leur chemin, on ne sait pas que la plus barbare de ces nations ait jamais songé à leur interdire l'enseignement. Ce raffinement de despotisme était réservé à la philosophie moderne, et n'a dû atteindre que les Jésuites. C'est leur distinction spéciale et leur gloire qui me réjouit de voir revenir à sa place. L'honorable M. Cousin a dit : « On fait sourire ou frémir ceux qui ont quelque connaissance de ces matières, lorsqu'on parle du génie des Jésuites pour l'éducation. »

Le chancelier Bacon, qui n'avait peut-être aucune connaissance en ces matières, mais à qui l'honorable M. Cousin ne refuserait pas une certaine compétence en philosophie, a dit : « Quant à ce qui regarde l'art d'instruire la jeunesse, le plus court serait de dire : Voyez les écoles des Jésuites ; car parmi les établissements de ce genre, nous ne voyons rien de mieux. *Consule scholarum jésuitarum: nihil enim quod in usum venit, his melius. De augmentis scient. I, VI, c. 4.* »

Descartes, dont M. Cousin ne voudrait pas récuser la compétence, et qui était élève des Jésuites, leur a rendu le même témoignage (dans sa lettre 90), et dit : « Parce que la philosophie est la clé des autres sciences, il est très utile de savoir étudier le cours entier comme il s'enseigne dans les écoles des Jésuites. Je dois rendre cet honneur à mes anciens maîtres, de dire qu'il n'y a aucun lieu du monde où je juge qu'elle s'enseigne mieux qu'à La Flèche. »

Et Voltaire, qui n'est certes pas celui des élèves des Jésuites qui leur fasse le plus d'honneur (on rit), mais qui certes avait une profonde intelligence des choses du goût et de l'intelligence, a dit : « Rien n'effacera de mon cœur la mémoire du père Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimable. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses ; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris, comme dans Athènes qu'on peut à tout âge assister à de telles leçons. Je serais revenu souvent les entendre. » Et ce sont les leçons qu'on vous demande, Messieurs, de proscrire !

M. de Châteaubriand, qu'on peut citer sans difficulté après Bacon et Descartes, a dit : « L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation n'est jamais relevée depuis leur chute. » Et à l'époque même où il écrivait cela, sous l'empire, Napoléon disait : « Je pense que les Jésuites ont fait, sous le rapport de l'enseignement, un grand vide. »

Ainsi Bacon, Descartes, Voltaire, Châteaubriand et Napoléon, tous d'accord ! Ce sont là, Messieurs, de grandes autorités, et qui valent peut-être celle de l'honorable M. Cousin. (On rit.) Si on se trompe en ayant la même opinion qu'eux sur le mérite des Jésuites, au moins il faut avouer qu'on se trompe en bonne compagnie.

Mais, nous dit-on, tous les éloges ne s'appliquent qu'au premier siècle de l'existence des Jésuites, siècle d'héroïsme, de sainteté, de gloire, etc. L'honorable M. Cousin vous l'a dit, en traçant l'autre jour un tableau magnifique de ce siècle. D'abord cette réserve est parfaitement inexacte, car Voltaire et Napoléon ne parlaient pas du premier, mais bien du dernier siècle de l'Institut. En outre, si ce premier siècle était tellement irréprochable, comment se fait-il que précisément alors, quinze ans après saint Ignace, au temps même de saint François-Xavier, l'Université de Paris, dont vous vous prétendez successeurs, leur fermait sa porte, les poursuivait devant le Parlement ? comment se fait-il que précisément alors, pendant tout ce premier siècle, si admirable et si fécond selon vous, les Pasquier, les Dumoulin et autres légistes, les ont acablés de leur accusation. Ils ont été mieux défendus, mais non pas plus attaqués alors que depuis ; et s'ils étaient irréprochables alors, il y a tout lieu d'en conclure que les invectives de leurs modernes adversaires n'ont guère plus de fondement.

Ainsi donc, l'Université d'alors, qui avait en commun, je le reconnais, avec l'Université moderne la haine de toute concurrence, repoussait les Jésuites, précisément à cause de leur mérite, comme elle avait repoussé trois cents ans plus tôt, saint Thomas d'Aquin, que M. Cousin veut bien appeler un homme éminent pour son siècle, et comme elle repoussa depuis Descartes, qui a aujourd'hui tant de partisans, dont on a tant parlé dans cette enceinte depuis quelques jours, et qui, par parenthèse, fut traité par ses adversaires contemporains, de jésuite de robe courte. Ce qui peut servir de consolation à ceux qui, plus modernes que lui et surtout moins illustres, n'ont avec lui de commun que d'être qualifiés ainsi. (Hilarité.)

Je ne viens pas ici relever toutes les accusations injustes, dont les Jésuites ont été l'objet. Mais il en est deux qui, ayant été tout récemment por-